

Recherches sociographiques



Fernand DUMONT, *Les idéologies*

Gilles Bourque

Volume 42, numéro 2, 2001

Mémoire de Fernand Dumont

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057459ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057459ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bourque, G. (2001). Compte rendu de [Fernand DUMONT, *Les idéologies*]. *Recherches sociographiques*, 42(2), 377–381. <https://doi.org/10.7202/057459ar>

réalisations qu'à l'aune de cet échec. Curieux destin, scellé d'avance, que celui de cette idéologie figée dans le cours d'un développement sociohistorique qui lui aurait finalement toujours échappé ; « solution de l'irrésolution », disais-je plus haut à propos de Dumont. Oui, il me semble bien que c'est de cela qu'il s'agisse dans l'idéologie canadienne-française et de son destin au sein de la société québécoise, telle que l'a représentée Fernand Dumont.

Jean-François CÔTÉ

Département de sociologie,
Université du Québec à Montréal.

Fernand DUMONT, *Les idéologies*, Paris, Presses Universitaires de France, 1974, 183 p.

La relecture de cet ouvrage que Fernand Dumont a consacré aux idéologies permet de constater encore une fois, près de trente années plus tard, combien l'auteur a compté parmi les grands théoriciens de la sociologie en pays francophones. Si ce livre comme l'ensemble de l'œuvre n'ont pas eu tout le rayonnement qu'ils méritaient hors Québec, il faut sans doute en attribuer la première cause à l'éloignement de l'auteur des réseaux parisiens qui font les renommées et qui assurent la circulation du capital culturel. Car même si la chose fait de plus en plus entrer en transe les lecteurs de curriculum accrédités par les organismes subventionnaires, il ne suffit pas de publier dans la métropole et même aux Presses Universitaires de France pour être assuré de la diffusion et de l'impact qui parfois s'imposent. On peut penser aussi que cette sorte d'écartèlement auquel le sociologue s'est lui-même astreint entre les visées du travail théorique et l'amour du pays qu'il croyait devoir « tenir dans ses bras comme on porte un enfant » l'a empêché de pousser encore plus loin sa carrière de théoricien de la sociologie, même si elle fut prolixe et demeure encore aujourd'hui en tout point remarquable, comme en témoigne *Les idéologies*. Ou peut-être vaudrait-il mieux dire que les questions qui interpellent le sociologue, en ce coin du monde où l'objet « société » pose problème et plus encore les rapports entre la société et la communauté, le prédisposent à l'exploration d'avenues théoriques qui trouvent moins d'écho dans la France républicaine post-soixante-huitarde où les phénomènes de la culture et de l'idéologie sont presque spontanément envisagés dans la perspective de la division, plutôt que comme vecteur de la production de la société. Le fait, par exemple, que Fernand Dumont propose de comprendre les idéologies comme des pratiques de dédoublement de la culture n'est certainement pas étranger aux interrogations qu'a suscitées chez lui l'émergence du nationalisme québécois et des mouvements nationaux qu'il faut se résoudre, écrira-t-il quelques années plus tard, à analyser « comme des mouvements de construction de la réalité » (DUMONT, 1979, p. 12) fondés sur « des interprétations du monde » (*Idem*, p. 13).

Même s'il jette l'ancre dans la conjoncture scientifique de la première moitié des années soixante-dix au sein de laquelle il puise l'essentiel de son matériau,

l'ouvrage trace des voies qui seront par la suite régulièrement et diversement explorées en même temps que, face à la société sans idéologies en train d'advenir, il propose des thèses essentielles au développement actuel de la sociologie critique. L'époque s'adonnait à la découverte contradictoire des procès sans sujet (Foucault) et des effluves du désir (Deleuze, Guattari). Le néo-marxisme voulait développer les théories du politique et de l'idéologie lacunaires dans le matérialisme historique, pendant que le structuralisme quittait le terroir des sociétés sans État pour s'intéresser aux savoirs de la modernité. Même quand elle ne s'y réfère pas explicitement, l'écriture de Dumont s'inscrit dans un interdiscours qui paraît imposer un lexique commun. On reconnaît au fil des pages plusieurs traces de cette sorte d'économie générale d'ordre conceptuel. L'auteur construit sa théorie des idéologies à partir d'un ensemble de concepts largement partagés dans la conjoncture, tels ceux de pratique, de mode de production, de savoir, de discours, de désirs, voire de distinction. Plus encore, Dumont retient, déplace et reformule l'essentiel de ce qui paraît devoir être pensé dans l'analyse et la compréhension du phénomène : les questions, par exemple, du pouvoir, de la lutte des classes, du sujet, de l'action et de la production de la société. Cela dit, l'intérêt de l'ouvrage tient à la qualité de la théorie construite à partir d'une telle matière première et à l'actualité de l'intention analytique et critique qui guide le sociologue.

Suivons la démarche de Fernand Dumont en partant de ce débat central et sans doute constitutif de la production dans le domaine des sciences sociales francophones durant les années soixante et soixante-dix qui consistait à opposer ou à tout le moins considérer comme problématique, la place relative de la science et de l'idéologie, du sujet et des structures dans la production de la société. Le néomarxisme et le structuralisme, empreints de positivisme et de fonctionnalisme, proposent de trouver dans le dévoilement des structures sociales la démarche essentielle à l'élaboration d'une science naturelle de l'homme qui fait « de l'idéologie comme du sujet historique un résidu de leur propre entreprise. » (p. 155). Alors que le marxisme élabore une technologie qui conduit à considérer que « la praxis [...] s'assimile le langage », la logologie structuraliste considère que « le langage [...] fait de toute praxis un système prédéterminé » (p. 35). Or, dans les deux perspectives, le sujet est évacué et la science prétend se constituer en un savoir parallèle qui peut, de l'extérieur, prendre l'idéologie comme un objet dès lors considéré soit comme un résidu, une fausse conscience, un imaginaire séparé du réel, soit comme « un langage sans parole [...] qui produit [...] les figures disparates de la praxis » (p. 35) d'un sujet dispersé. Fernand Dumont s'oppose donc aussi bien à la thèse de la coupure radicale entre la science et l'idéologie (Althusser) qu'à celle, amendée (FOUCAULT), selon laquelle la réflexion scientifique se développerait sur fond de savoir. Tout au contraire, comme les idéologies, « la science exprime les cultures où elle naît » (p. 21). En conséquence, « on ne peut opposer au discours scientifique un discours parallèle qui le prenne carrément pour objet ou qui juge de sa validité. Le concept scientifique doit être un instrument de reprise de la visée d'intellectualisation déjà inscrite dans l'idéologie » (p. 178).

Il s'agira donc de développer une approche positive de l'idéologie qui ni l'oppose au réel ni ne l'impose au sujet, de proposer en somme « une science de l'idéologie qui serait aussi une science du sujet historique » (p. 40). Plutôt que de les

envisager de l'extérieur, Dumont préfère partir de la cohérence des idéologies (p. 156) et considérer ces dernières comme des pratiques spécifiques (p. 74) dont il faut étudier les modes de production (p. 52) dans le but de comprendre leur contribution à la constitution du sujet, des groupes et de la société (p. 105).

Dans une perspective relativement novatrice à l'époque, l'auteur lie d'abord le développement des idéologies à l'émergence de la société moderne au sein de laquelle « le sens paraît être exilé du monde » (p. 56) et la « conscience » caractérisée par « une historicité plus radicalement ressentie ; un rejet des significations à priori qui incite l'esprit à refaire sa genèse et celle de son espace social » (p. 59), lors même que « le sujet sait qu'il construit une unité de sa culture plutôt que d'en recevoir cohérence » (p. 65). Voilà pourquoi « l'idéologie c'est la société comme polémique » (p. 6), puisque le sujet doit conférer un sens à sa situation qui sera toujours un sens parmi d'autres en l'absence de tout garant transcendantal.

Plutôt que de poser comme Michel Foucault la dispersion du sujet sous l'effet de la multiplicité des modalités d'énonciation et des formations discursives qui s'impose à lui, Fernand Dumont pense, au contraire, les idéologies comme des pratiques discursives grâce auxquelles « les hommes, les groupes, les sociétés s'ancrent dans le monde » (p. 43), comme « des pratiques sociales de la convergence » (p. 73) qui répondent à la nécessité « de produire l'unité » (p. 72) au sein d'une société caractérisée par la dispersion du sens.

Le dédoublement de la culture constitue le mode de production des idéologies (p. 111) qui « ont ainsi une exceptionnelle valeur opératoire ; la société s'y définit elle-même comme dédoublement, comme pratique de sa propre totalisation » (p. 109). L'idéologie permet ainsi de recoudre « ce que la diversité des situations a autrement dispersé » en proclamant « une vision globale de la collectivité » (p. 143). Elle met en forme « l'expérience confuse et éparse que les hommes font de leur appartenance collective » (p. 171). Cette pratique de dédoublement produit des systèmes de rôles et de statuts, délimite des espaces historiques et produit des sociétés spécifiques. Mais en même temps qu'elle fixe ces « données », elle formule un projet, puisque, pour Dumont, toute idéologie comporte une dimension utopique (p. 117).

Il ne faudrait pas croire cependant que l'auteur proposait une conception à la fois naïve et unanimiste des idéologies. Ces pratiques de la convergence qui opèrent par transposition de sens (p. 175) s'avèrent en même temps luttes de classes puisque avec le désir et le langage elles trouvent l'une de leurs ressources principales dans le pouvoir (p. 175).

À ce titre, les idéologies peuvent être pensées comme une lutte pour le « pouvoir de constituer la société » (p. 152). Les classes qui, selon l'auteur, constituent « une communauté de situation quant à la société globale » (p. 143) ne sauraient se constituer sans les idéologies « car il n'existe pas de sujets collectifs antérieurs aux débats de signes » (p. 147). La lutte des classes est donc en temps, constitutivement faudrait-il écrire pour demeurer fidèle à Dumont, bataille des langages (p. 145) et le discours idéologique se nourrit de la destruction (p. 125) de l'oubli et du refoulement (p. 127) des contre-discours.

Ce résumé de la problématique dumontienne, malgré son schématisme, aura permis, je l'espère, de suggérer à défaut de pouvoir le démontrer que cet ouvrage se classe d'emblée parmi les meilleurs livres publiés dans la francophonie sur la question des idéologies depuis le début des années soixante-dix. Même si les débats menés par l'auteur sont partie prenante d'une conjoncture déjà lointaine, les questions théoriques qu'il soulève demeurent pertinentes puisqu'elles visent les fondements mêmes de la sociologie, voire de toutes les sciences sociales. D'un point de vue critique, puisque ce n'est là ni l'objet, ni l'intention de ce compte rendu, il me suffira de noter l'ambiguïté du projet fondateur de la démarche de l'auteur qui avance « l'idée curieuse à première vue, d'une science de l'idéologie qui serait aussi une science du sujet historique » (p. 8). Plus loin, il précise : « est-il un tant soit peu légitime d'entrevoir, non pas à l'encontre mais en contrepartie des sciences naturelles de l'homme, une science de l'idéologie qui serait aussi une science du sujet historique » (p. 41). À moins que ce ne soit là figure de style, ce que dément par ailleurs aussi bien l'ouvrage que l'ensemble de l'œuvre, il semble que Fernand Dumont ait cru possible de concevoir une science du sujet et du symbolique qui viendrait compléter, amender ou s'ajouter à l'examen des structures sociales qu'il saisit ici comme l'objet de ce qu'il appelle les sciences naturelles de l'homme. Dans une telle perspective, ne risque-t-on pas d'oublier de penser le rapport du sujet et du symbolique aux structures sociales, laissant ainsi lesdites sciences naturelles de l'homme se conforter dans l'idée qu'il s'agit là de phénomènes, peut-être « réels », mais au demeurant secondaires ? Il ne fait aucun doute, comme le souligne Dumont, que la bourgeoisie n'existe que dans la production des signes de sa distinction, et ajouterais-je, dans la construction de son rapport au politique, mais encore faut-il penser la relation de ces pratiques à l'accumulation du capital.

Il n'en reste pas moins que *Les idéologies* compte parmi ces ouvrages significatifs, annonciateurs de la fin de l'hégémonie du marxisme et du structuralisme, et inspirateurs de nouvelles avenues plus attentives au sujet et au symbolique. On peut penser, en vrac, aux théories des mouvements sociaux, de la régulation et des conventions à l'analyse du discours, et, jusque dans ses excès, au constructivisme.

Je terminerai en soulignant l'actualité de cet ouvrage publié il y a plus de trente ans. D'entrée de jeu Dumont critique la thèse de la fin des idéologies formulée pour la première fois durant les années cinquante. Il consacra, au contraire, tout son livre à la défense et à l'illustration de la nécessité des idéologies dans la formation du sujet et la production de la société. En fin de course, il se demande ce que serait une société sans idéologie. Il faut relire extensivement sa réponse tant elle paraît prémonitoire aussi bien de l'état de nos sociétés que des thèmes actuels de la pensée critique :

D'un côté on assisterait à un pluralisme encore plus dispersé des valeurs. Sans la référence aux idéologies, les individus pourraient proférer plus librement les désirs ou les intentions qui leur adviendraient. Par ailleurs, les mécanismes politiques, chargés de l'arbitrage, ne se fonderaient que sur des arguments techniques. D'un côté, une vie privée effervescente ; de l'autre, une efficacité plus déterminée... Mais comment donc, dans quel empyrée, pourraient se rencontrer cette spontanéité individuelle et cette cohérence anonyme de la technique ? Par quels compromis cachés entre les valeurs et les

faits ? La prétention actuelle de la technocratie à liquider les idéologies repose, en réalité, sur la volonté d'imposer une seule idéologie. Le point zéro de l'idéologie, mais une idéologie triomphante. L'univers apparaîtrait dénudé parce que la pratique de la convergence serait parvenue à déguiser parfaitement ses sources et son dessein (p. 172).

Particularisme, privatisme, régulation technicienne, technocratie, pensée unique, à ces thèmes actuels de la sociologie critique, syntagme qui d'ailleurs me paraît de plus en plus pléonastique, il ne faudrait guère ajouter que ceux de la postmodernité et du capitalisme financiarisé. Mais, en même temps, ne faudrait-il pas s'interroger sur le relatif oubli du concept d'idéologie depuis les années quatre-vingt et sur son apparent remplacement par celui d'éthique ? Fernand Dumont aurait-il perdu son combat contre les tenants de la fin des idéologies ou serait-ce là l'indice d'une société au sein de laquelle les acteurs sociaux, désormais dépourvus de références projectives, tentent de reconstruire empiriquement le lien social, de développer des pratiques de convergence disait Fernand Dumont sur la base de rencontres individuelles de nature particulariste et dominées par l'efficacité.

Gilles BOURQUE

Département de sociologie,
Université du Québec à Montréal.

DUMONT, Fernand

1979 « Mouvements nationaux et régionaux aujourd'hui », *Cahiers internationaux de sociologie*, LXVI : 5-17.

Fernand DUMONT, *L'Anthropologie en l'absence de l'homme*, Paris, Presses Universitaires de France, 1981, 369 p.

L'Anthropologie en l'absence de l'homme, davantage sociologie de la connaissance qu'ouvrage épistémologique, tente moins d'explorer les fondements épistémiques de la science que de comprendre son rapport complexe à la culture. Car non seulement l'anthropologie plonge-t-elle ses racines dans la culture, mais elle porte comme fruit la culture : elle est curieusement un produit de la culture qui produit de la culture.

Partant d'une constatation banale, Dumont note que si les hommes de science et les philosophes parlent de la culture, ils le font à partir d'un emplacement qui ne recoupe pas celui de la vie quotidienne. Au cœur de la culture occidentale, en effet, par une défection des coutumes et des savoirs hérités, s'est faite jour une absence que l'anthropologie (et par anthropologie Dumont désigne à la fois l'idéologie, la philosophie et les sciences de l'homme) entend combler. L'anthropologie ambitionne de recoudre le tissu désormais déchiré de l'existence humaine. La distance entre l'une et l'autre cultures (lire à ce sujet *Le lieu de l'homme*) rejoint donc bien l'absence investie par les anthropologies. Car le savoir n'est pas retranché de la